

Train 9344 : Classe Affaire

C'est un Marc furieux que le taxi éjecte devant la carcasse menaçante de la Gare du Nord, juste sous le sourire jaunâtre et carnassier de la façade qui s'apprête à l'avaler. Une poignée de billets jetés, même pas le temps pour une fiche à défrayer, vite, vite ! la valise ! Et Marc se retrouve sous la nef de fer, dans le brouhaha des rares voyageurs tardifs et des clochards qui haranguent leurs congénères imaginaires au sujet de l'alcool et de la vie. Étrange pause que celle nécessaire à scruter le tableau des départs à la recherche du bon quai, alors que tout semble hurler : Cours ! tu es en retard !

Quai 7. Il semble que les portes déjà se referment... mais non ! Marc se démène, d'un pas maladroit, grevé par sa valise qui oscille dangereusement d'une roulette sur l'autre, voiture 5, voiture 7, voiture 8 bar, voiture 21, que tout cela est interminable. Enfin ! voiture 22, enfin à bord, maintenant, la place 36...

...occupée.

Pardon Madame, mais il me semble que vous êtes à ma place. Un sourire... Un sourire en forme de réponse ? On dirait ! Inacceptable !!

Marc est un homme pressé. Marc valorise l'obéissance, l'efficacité et la logique. Un sourire ne saurait être une réponse. Jamais. Et surtout pas après la réunion de tout à l'heure... Ces néerlandais, vraiment, ils ne se rendent pas compte du travail fourni, des heures passées. Toujours les Euro, jamais les minutes ! Et maintenant, c'est elle, cette femme, ce sourire, qui résiste ! Mais qui est-elle ? Personne.. ou plutôt rien ! Marc n'a pas à faire montre de réserves vis-à-vis d'elle. Cette contrariante poussière, après ces réunions internationales, ces négociations éreintantes, après les appels incessants, les actionnaires mécontents, les collaborateurs fainéants, et la course pour attraper ce fichu dernier Thalys? Non ! c'est trop, c'est juste trop...

Le sourire s'efface. Il laisse place à une grimace de perplexité, hésitante.

Deux mains vieillissantes, soulignées d'un col immaculé fermé par une larme de métal étincelant, s'activent à bourrer rageusement un magazine, une bouteille d'eau, un vieux livre jauni dans un sac à main luxueux, sous le regard surpris des deux iris bleu soutenu. Deux iris bleus qui ne comprennent pas ce ballet saccadé, cette colère muette qui s'abat sur toutes leurs affaires.

Les mains jettent le sac sur l'occupante de la place 36, avant de lui agiter rageusement sous le nez un rectangle de papier rigide. Un titre de propriété de cette même place 36. Dehors, dehors de la place 36 ! Ouste !!

La passagère ne bouge pas. Transie, figée par on ne sait quoi, elle lève un regard implorant/confus sur Marc, qui a encore moins de patience avec la pitié qu'avec les sourires. Et si elle se mettait à pleurer ? Mais quelle plaie. Marc fulmine. Et d'un coup les minutes se glacent alors que Marc s'entend aboyer : « MAIS CASSE-TOI CONNASSE » en secouant violemment la frêle voyageuse pas les épaules.

Les iris bleus lâchent deux perles transparentes, qui roulent le long des sillons d'un visage de douleur. Ils cherchent de l'aide autour d'eux, mais les humains sont des être sociaux, et à ce titre ils savent ignorer ostensiblement la détresse de leurs semblables. Les iris alors changent de teinte. Lentement d'abord. Puis ils s'embrasent. Ils flamboient.

Marc a un mouvement de recul devant la détermination de cette femme qui maintenant se lève, hiératique. Debout en face de lui, son regard planté droit dans son âme, elle lui rappelle quelque institutrice du temps où s'était encore les autres qui décidaient pour lui. Des souvenirs de frustration, de peur et de haine. Des sentiments désagréables lorsqu'il se savait dominé.

En se forçant à soutenir le regard brûlant, Marc cherche une sortie honorable pour mettre fin à l'incident, il essaye de trouver une solution pour diminuer la situation d'agressivité qu'il a créée, mais bredouille quelques débuts de phrases inintelligibles qui ont pour seule vertu d'indiquer clairement à la propriétaire des yeux de feu qu'elle a dorénavant l'avantage.

Des lèvres sombres prennent le relais des iris. Les bruits du wagon semblent s'estomper alors que la bouche va parler. Une voix ferme, directive, modulée par un accent étranger qui en renforce la mystérieuse puissance articule :

« Vous arriverez en Ville bien assez tôt. En fait, vous avez raison. Vous y arriverez encore plus tôt ».

Les bruits des conversations dans le train reconduisent Marc à la réalité, pendant qu'il observe cette femme de dos, qui quitte la voiture avec une élégance qui pourtant lui apparaît encore méprisante. Mais la place est libre, et tout semble normal. Enfin.

Le TGV sillonne la nuit comme une flèche que nul frottement, nulle gravité n'arrête. Les branches griffues des bosquets déchirent un ciel d'hiver nocturne qui reflète la diffuse lumière orange des villages blottis dans la plaine. A travers sa propre image dans la fenêtre, Marc contemple la succession monotone des paysages, pris dans le froid triste d'une saison qui lui a toujours semblé trop longue. Il se dit qu'il n'aime pas les voyages, qu'il lui tarde d'être arrivé. Cela a toujours été son moteur : la finalité. Les moyens ne sont que des moyens, ils demeurent insignifiants en eux-mêmes, seul la réalisation compte. Il ne faut pas « aller ». Il faut « y être ».

Malgré le calme qui revient, il ne peut dissiper un arrière-goût amer dans son esprit. Il sait que cette altercation dont il s'est déjà blanchi, diminuant sa responsabilité en invoquant le stress et le surmenage, il sait bien qu'elle est finie, que plus jamais il ne verra cette femme. Il sait aussi que dès demain il n'y pensera même plus, perdu entre les signatures officielles et les appels internationaux. D'ailleurs, il ne voulait vraiment pas se montrer ainsi, mauvais, aigri, méchant. Ce n'est pas lui, ça aussi il le sait, on lui dit souvent, même Lionel des ressources humaines le lui a confirmé, puisque quand c'est lui qui conduit les entretiens de licenciements les anciens salariés s'en vont presque heureux, et il n'y a jamais eu d'attaques aux prud'hommes quand c'est lui qui gère ! Il connaît bien les gens, il maîtrise ce genre de choses...

Mais cette femme, il en est sûr, elle le hait. Et il ne peut se résoudre à la tranquillité, car il sent confusément une malveillance, un danger latent.

Et si elle revenait ? Et si... oh mon dieu ! ma valise! Cette femme pourrait s'en prendre à ma valise!... Marc se retourne brusquement, pour surveiller au loin ses bagages, vers la sortie du wagon. Bien qu'il ne voie rien, il soupire en essayant de se rassurer... D'ailleurs, comment pourrait-elle bien savoir laquelle est sa valise? Non, il devrait pouvoir être serein, il y a du monde, il a toutes ses affaires avec lui, sa valise incognito parmi plein d'autres, bref, il est inattaquable. Mais rien à faire. Une sorte d'angoisse le tenaille.

Il voudrait se lever, prendre sa valise, mais il laisserait alors son attaché case sans surveillance. Et même en première, cela attise les convoitises... Prostré sur son siège, serrant son précieux attaché-case tout contre lui, jetant des regards furtifs devant, derrière, autour de lui, Marc sent le stress monter à nouveau... Aussi, cette femme, quel besoin avait-elle de se mettre à sa place ? Y a-t-il encore des gens assez idiots pour ne pas savoir lire un numéro sur un billet, ou simplement identifier la ressemblance entre deux symboles similaires, celui sur le papier et celui au-dessus de la place ? Pouvait-elle être aussi stupide ?

Les minutes défilent presque aussi vite que les champs dehors, mais l'angoisse ne retombe pas. Marc en vient presque à ce demander s'il n'est pas en train de perdre la raison, lui qui d'habitude se maîtrise parfaitement. Pourquoi cette impression désagréable, tenace, que les yeux de feu sont encore sur lui. Que la haine qu'il a générée va ressurgir, plus forte, contre lui. Que cette femme reste tapie quelque part, à l'observer, en attendant le moment délicieux de sa vengeance. Et pourquoi ne peut-il pas penser à autre chose ? Il en a d'autres, des soucis ! Et il pourrait se laisser aller à la rêverie, comme souvent, les yeux dans le vague.... Penser à sa femme, son fils qui passe son brevet cette année, ou encore ce vieux portail en fer forgé rouillé qu'il a vu chez un antiquaire et qui paraît fait pour l'entrée de sa bastide en Provence, protégeant ainsi la petite courette où il aime à lire à l'abri de l'odeur d'un vénérable figuier. Mais rien à faire ! Son âme est toujours transpercée par l'insoutenable regard de braise.

Le paysage s'estompe dans une brume épaisse, qui mange peu à peu les éléments du décor. Les lumières s'atténuent, ne forment que quelques petites lucioles ici et là qui disparaissent aussi fugacement que des étoiles filantes. De même, les conversations dans la voiture s'estompent, comme si le brouillard avalait également les mots et les phrases, pour ne laisser que quelques chuchotis qui clapotent mollement autour de lui. Puis le silence.

Suspendu hors du temps, Marc flotte comme dans du coton... Il se demande si il n'a pas une attaque, ce sentiment étrange de se séparer de lui-même lui rappelle un peu sa blessure à ski, il y a longtemps. Pas de douleur, non, juste ce sentiment de flotter...

Mais non, le train s'est arrêté ! Il distingue les lumières fixes de la gare, et voilà l'explication. Ils auraient pu l'annoncer tout de même ! Ils auront tout bonnement oublié d'appuyer sur le bouton « play » pour diffuser le traditionnel message d'arrivée en quatre langues. En tout cas, quel soulagement. Bruxelles, même perdue dans le

brouillard, ne lui a jamais semblé si sympathique.

Si les passagers n'ont pas l'air pressé de quitter le Thalys, ce n'est pas le cas de Marc. En se félicitant d'être une fois encore plus rapide que les autres, il s'empare de sa valise comme si elle pesait le poids d'une plume et se retrouve sur le quai.

La température est polaire. Ce brouillard du nord se joue de son pardessus en cachemire et le glace jusqu'aux os, mais Marc n'y prête pas attention, cherchant sur le quai opaque une volée de marche qui lui indiqueront le cœur de la gare, et la sortie en ville.

Mais les portes du Thalys se ferment, et sans un bruit celui-ci s'ébranle et repart. Ah les cons ! Les autres passagers n'ont même pas eu le temps de sortir. Quel service minable, tout de même ! Marc imagine leurs têtes quand ils distingueront le dépôt derrière le brouillard, dans quelques minutes... Quelle bande de veaux !

Marc évite de justesse une colonne de métal, sortie brusquement du brouillard pour se ruer sur lui. Son cœur s'arrête dans sa poitrine. Cette colonne... quelque chose ne va pas...

C'est une belle colonne de métal, ouvragée, couverte d'un lierre victorien qui s'enroule en volute autour d'elle, pour aller soutenir un hypothétique toit. Une colonne qui préfigure l'Art Nouveau. Une colonne ancienne. Or il n'y a pas de gare plus désespérément contemporaine que la Gare du Midi de Bruxelles. Mais alors...où sommes nous ?

Et surtout, surtout, pourquoi ces satanés fonctionnaires ont-ils ouvert les portes du train, alors que nous n'étions pas arrivés à destination ? Un train direct Paris Bruxelles?! C'est déjà un échec de s'être arrêté en rase campagne, mais de laisser les passagers descendre, il n'y a pas de mots pour qualifier une telle incompétence. Ah, il allait avoir une jolie chanson à claironner en rentrant, dès demain, à ses assistantes et au service client du Thalys.

Comme dans un cauchemar, Marc avance à l'aveuglette dans un nuage gris, une main devant pour sentir les obstacles avant qu'ils n'apparaissent, tout en tirant sa valise. Il irait plus vite sans, mais il était presque sûr de ne pas la retrouver dans cette purée de pois si jamais il décidait de s'en éloigner.

Enfin, un mur. Un mur de brique, poisseux d'humidité, avec un panneau de bois moussu faiblement éclairé par deux becs de gaz. « WINDERMOORT ».

Même si il n'avait jamais considéré les entreprises nationales de chemin de fer comme étant à la pointe de la modernité, et ce jugement concernait plus spécialement encore la SNCB, il trouvait tout de même que l'éclairage au gaz était un peu « fort de café » comme il aimait à répéter à son assistante à tout bout de champs, quelque soit le sujet qui le conduise à formuler ce jugement. Et pourquoi pas à la bougie avec un veilleur de nuit ?

Windermoort. C'est flamand, ça ? On ne doit donc pas être loin de Bruxelles...Ca ressemble vaguement à Vilvoorde comme nom, c'est peut-être ça en flamand... Un

peu comme Malines se dit Mechelen ou Ixelles Elsene...

En suivant le mur à tâtons, Marc finit par trouver une porte, qui résista avant de céder dans un grincement épouvantable pour le laisser rentrer dans la salle d'attente des voyageurs. Un lustre hollandais patiné par la crasse diffusait une lumière rougeâtre qui venait difficilement à bout des ténèbres. Il y avait bien un guichet, mais une planche de bois clouée en travers de la vitre semblait indiquer que le personnel de la gare n'avait pas l'intention d'être serviable dans un futur proche. Quelques volets sur le mur proposaient des horaires de train, malheureusement écrits si petit qu'il était impossible de distinguer les heures et les destinations. Marc était dans l'incapacité de dire lequel, de l'aspect abandonné de la gare ou de son côté musée du XIXème siècle, il trouvait le plus étrange.

Mais il s'en fichait. A 30 km de Bruxelles tout au plus on n'est pas perdu. Même à pied c'est jouable ! Il faisait du squash avec ses collègues deux fois par semaine, il pouvait bien tirer un peu sa valise. Ce qu'il n'aura probablement pas à faire, vu qu'il ne vient pas de l'époque des becs de gaz et qu'il peut donc, avec son abonnement téléphonique corporate, appeler à loisir de cette gare au bout du monde pour commander une limousine qui l'amènera en quelques minutes avenue Louise !

Il semble cependant que cette nuit s'annonce sous le signe de la contrariété. Marc a beau agiter son portable dernier cri pour attraper une onde qui traînerait comme un enfant avec un filet à papillon, pas la moindre barre de relais n'apparaît... Pas de réseau. Pas de réseau dans la gare de Windermoort.

Marc ne saura jamais ce qui aura fait le plus de bruit, le téléphone mobile s'atomisant au contact de la vitre du guichet ou bien la vitre explosée par l'impact du mobile. Mais ce dont il est sûr, c'est qu'il venait d'accomplir une grosse bêtise. Si seulement il avait su rester calme... Après avoir regardé à droite et à gauche pour s'assurer que personne dans cette gare déserte ne l'avait vu sortir de ses gongs et jeter violemment son portable, il se baisse en marmonnant pour en ramasser les morceaux de plastique noir. Comment va-t-il faire sans portable?... Enfin, c'est la Belgique ici, ce n'est pas la Sibérie orientale, et il suffit probablement de sortir pour retrouver un signe de vie, un début d'information, le chemin de l'hôtel... Alors pourquoi s'embarrasser des morceaux de ce téléphone portable, se dit-il en les lâchant au milieu de la salle d'attente de la gare...

Hors de la gare, c'est toujours un brouillard épais, un fog à la londonienne que la lueur de quelques réverbères ponctue misérablement. L'humidité continue de mordre insidieusement alors que les pavés disjoints de la chaussée secouent la valise qui oscille d'une manière parfaitement agaçante. Pas de passants, pas de voitures, pas le plus petit signe de vie. Juste le gris profond d'un brouillard nocturne dans lequel Marc se noie. L'écho des pas de ses mocassins de luxe lui renvoie le bruit de sa solitude, dans un silence qui ne pouvait pas être réel.

La pression monte. Voilà maintenant un bon quart d'heure que Marc tire sa valise dans cette bourgade endormie, en ayant l'impression d'être véritablement sorti du monde. La rage contre cette situation pathétique, inconcevable pour un businessman habitué à la première classe du Thalys, se mue sournoisement en un sentiment de crainte, l'idée diffuse qu'il y a une possibilité, infime, de tourner sans fin dans cette

brume maléfique.

Il se prend à rêver à une cabine téléphonique. Une cabine ! Ce n'est quand même pas trop demander, ça ! En espérant qu'elle accepte les euro, car si on en est encore aux becs de gaz ce n'est pas gagné... Enfin, si les cabines téléphoniques sont aussi nombreuses que les distributeurs automatiques de billet en Belgique, il n'est pas au bout de sa quête ! Et puis, croiser une cabine téléphonique par un tel brouillard relève en soi du miracle... Non, un bar, un estaminet, n'importe quoi pourvu qu'il y ait un peu de chaleur, un peu d'humain...

On distingue mal les bâtiments de la ville, mais quand on y arrive, on a rapidement un sentiment de malaise. Il s'agit de maisons flamandes à redent, en briques, mais tellement déformées, gondolées, boursouflées qu'il paraît impossible qu'elles puissent contenir des pièces et des chambres dans un monde euclidien. La succession des fenêtres ne paraît pas avoir de logique, et certaines n'ont ni portes ni ouvertures, juste quelques ornements de stucs figurant des guirlandes de fruits et des têtes de satyres. Détrempées par l'humidité, elles luisent sous de vilaines lanternes verdâtres qui donnent un nouveau ton inquiétant au dédale de rues dans lesquelles Marc se perd de plus en plus.

Oh, il y a bien des commerces, fermés vu l'heure tardive, mais leur devanture sombre et leurs noms étranges contribuent à rendre Marc plus perplexe encore. Ou plus angoissé. Il aurait damné sa propre mère pour voir à ce moment là une chaîne de vêtement, d'optique ou de banque connue, comme n'importe où dans le monde ! Même, surtout, un fast food ! Au lieu de cela, quelques enseignes à l'ancienne grinçaient dans les nimbos, avec un goût prononcé pour les personnages grotesques et blafards ou les animaux velus et sombres.

Marc ne supporte plus le bruit de ses chaussures sur le pavé. Le martèlement de ses pas, l'écho et la cacophonie ridicule des roulettes de sa valise brinqueballant sur les pierres l'énervent au plus haut point. Ou plutôt l'effraie. Car il en est presque sûr maintenant, il n'a pas tellement envie de rencontrer les habitants de ce bourg. Et il se sent nu, trop repérable à faire tout ce boucan dans une ville silencieuse. Ne lui semble-t-il pas que l'on chuchote ? Et si ce grincement n'était une enseigne mais une fenêtre, une porte que l'on ouvre pour l'observer... Ne sent-il pas comme une présence, là, fixe, derrière lui ? A côté ? Partout...

Marc s'entend respirer. Peut-être à cause de l'effort, voilà maintenant une bonne heure qu'il arpente ce bourg qui semble trop grand pour la taille dérisoire de sa gare. Ou peut-être à cause de la peur, qui s'est installée en lui et s'agrippe à ses organes en parasite vorace. Il lui tarde de quitter la ville, mais il a l'impression à peine d'arriver en son centre.

Il ne voit pas mieux, mais il est sur une place de marché, seul. S'avancant au milieu, il se cogne le tibia contre un rebord de pierre lisse. Il lâche un cri qui retentit dans toute la ville, mais rien ni personne ne bouge. Alors il s'assied, sur le bord de ce qui s'apparente à une fontaine publique. Il entend même l'eau qui ruisselle, qui goutte. Il peut aussi la sentir, une odeur d'eau stagnante insalubre qui, maintenant qu'il en a pris conscience, le rebute.

Il se relève, et essaye de quitter la place par l'endroit opposé à celui par lequel il est

arrivé.

Une sueur froide sur les tempes, il traîne sa valise maudite dans d'autres rues, ou les mêmes, pendant de longues minutes, peut-être même des heures. Et puis il a commencé à les entendre.

Elles ne lui ont pas paru tout de suite étranges, elles étaient plutôt sympathiques et rassurantes. Il avait tellement envie d'un autre son que celui de ses pas et de sa respiration, et des grincements menaçants de cette bourgade fantôme. Il aurait tout donné pour une voiture, un pigeon, une coccinelle. Forcément, leur petit ricanement typique lui a procuré immédiatement une bouffée de soulagement. Enfin, enfin la vie !

Au début, il y en avait peu. Il aurait dit trois ou quatre. Mais maintenant, il ne les voyait pas, mais il écoutait qu'elles étaient nombreuses. Une pleine colonie. Et l'air qui se chargeait de plus en plus de fragrances iodées lui hurlait la même chose.

Les Mouettes.

Les Mouettes et la mer.

Un port.

Windermoort est un port. Un port sans vent, sans vague, sans vie. Juste des mouettes, qui doivent probablement tournoyer au dessus de lui.

Donc l'espoir, le terrible espoir ! Un port, des marins, des marins, des rades à marins, forcément ! Marc accélère le pas. Il ne peut pas dire pourquoi, mais de savoir que les habitants de Windermoort sont des pêcheurs les lui rend beaucoup plus sympathiques. Et on ne doit pas être loin de l'heure matinale où ils appareillent pour aller moissonner la lugubre mais généreuse Mer du Nord.

Le Quai ! Mais dès le départ, un malaise. Pas de bruits de mâts. Un quai immobile, figé. Y a-t-il des bateaux ? On ne les entend pas, mais il a l'impression de voir quelques embarcations. La déception reste cuisante : le port est presque plus angoissant que la ville...

Au bord de l'eau, le brouillard se fait moins dense. Si un léger voile demeure pour relever le mystère du décor, Marc peut néanmoins deviner l'alignement des maisons, comme un front uni contre la mer, hérissé de pignons et de clochetons. Fatigué de tirer son encombrante valise, Marc la cale contre une lourde porte de bois et part à la découverte du Windermoort maritime.

Le pavement du quai est encore plus poisseux que celui de la ville, peut-être à cause des algues ou du mucus des poissons, se prend à penser Marc. Mais c'est précisément cela qui ne colle pas. Il n'y a pas de filets, pas de cageots, pas un signe qui tendrait à indiquer que ce petit port de pêche était encore en activité. Et l'heure matinale renforçait ce sentiment : si la nuit ne se dissipait toujours pas, il commençait à être un peu tard pour prendre la mer...

Marc revit en lui les images de différents ports, Etel en Bretagne où il passait ses

vacances d'enfant à jouer dans la glacière désaffectée dans une odeur de sel et de varech, ou encore Sète où ils avaient passé deux jours, avec elle, dans une chambre d'hôtel inondée par le soleil du sud, à écouter leur respirations conjointes ponctuer les clameurs de la ville, il réentendit les mouettes, les mats qui s'entrechoquent, les pêcheurs aux accents pittoresques qui s'interpellent. Et le vide de Windermoort alors lui apparut.

Ce n'était pas un port. Ce n'était pas une ville. Comme dans une œuvre diabolique de Magritte, Marc était englué dans un tableau surréaliste.

« Mais c'est quoi alors ?? » hurla Marc en tournant sur lui-même dans un tremblement hystérique. Il couru vers ce qui aurait pu être un bar, en dérapant sur les pavés protégés par une gangue visqueuse. Toujours rien.

Le front collé sur la vitre de la porte, il essayait de voir l'intérieur. Mais de nuit, il ne distinguait rien d'autre que le reflet de son œil sur le verre, rapidement estompé par la buée de sa respiration.

Quitter cet endroit.

Vite. Maintenant.

Il happa sa valise et remonta le quai du côté opposé. Forcément, se dit-il, je finirai par tomber sur un port belge connu, ou peut-être même français ! Dunkerque ? Si seulement...

En marchant Marc visualisait la carte côtière belge, pour essayer de se situer... Mais très rapidement il se heurta à un problème de poids : A aucun moment la ligne du Thalys Paris-Bruxelles ne passe dans un port. Marc ne pouvait donc pas être au bord de la mer. En tout cas, pas la mer qu'il connaît. Mais où, alors, bon sang !

Il devait avoir pris l'Eurostar, et il n'était pas loin de Calais. Ou bien le Thalys, une erreur d'aiguillage, et bingo ! voilà l'explication. Enfin. Le Thalys avait pris la route d'Ostende et il avait fait demi-tour, et il était descendu par mégarde lors de cette manœuvre !

Marc rit. Il rit de sa propre bêtise. Il rit surtout pour se donner la force de croire à cette explication. Parce que technologiquement il subodore qu'elle est un peu bancal. Si le TGV pouvait aller jusqu'à Ostende plus rapidement qu'à Bruxelles, ça se saurait. Mais il n'y a pas d'autres explications. En tout cas, pas d'autre explication rationnelle.

Le quai s'achève, abruptement. Des marches de pierres, recouvertes de longues algues noires, coulent en cascade jusqu'à une plage de sable gris. La lumière du dernier réverbère, au coin du quai, accompagne Marc un peu en dehors du port, pendant que celui-ci descend avec précaution les dernières marches surnoisées.

Sentir le sol mou de la plage lui apporte immédiatement le réconfort de ne plus entendre ses damnés mocassins. En revanche, tirer sa valise passe d'une action pénible à une torture intolérable, celle-ci ne roulant plus mais traînant sur le sable,

l'amoncelant devant elle en un petit tertre sans cesse plus haut.

La plage est plate, longue et plate. Tout est plat, et le gris du ciel rencontre le gris de la mer qui se mêle au gris de la plage. Tout est gris. En se retournant, Marc s'aperçoit que le port n'est plus là. A-t-il déjà marché autant ? Peut-être...

Dans le sable, des animaux morts. Des mollusques, des crustacés, quelques poissons au corps long et aux yeux globuleux, à demi rongés par d'autres invertébrés charognards. Des branches de bois flottant aux formes tourmentées punctuaient l'immensité grise, se révélant parfois des écueils fourbes pour la valise.

Et là encore cela lui sauta aux yeux. Comment avait-il fait pour ne pas s'en rendre compte avant? C'était surtout ça, le malaise...

Il n'y a pas de vague. Non seulement il n'y a pas de vague, mais pas le plus petit murmure, le plus infime clapotis. Juste une immense étendue d'eau, parfaitement immobile et plane.

C'est une abomination. Même un lac de cette taille doit avoir des vagues. Comment, par quel sortilège cette mer peut-elle être fixe à ce point ?! Pourtant, il y a les mouettes, l'odeur, enfin ce n'est pas une flaque de pétrole tout de même.

Marc lâche sa valise, pour s'approcher du rivage, de l'endroit où le monde de l'onde rencontre le monde de la terre. Effectivement, une mince pellicule d'eau recouvrait le sable qui disparaissait dessous. Sans aucun mouvement. Pas de sac ni de ressac. Dans l'eau, Marc pouvait voir quelques petites créatures comme sorties d'un livre sur l'Océan ancien, de minuscules céphalopodes dans des coquilles en spirales, des arthropodes cuirassés, forteresses ambulantes et dérisoires aux multiples pinces, pattes et chélicères. Pas tout à fait la faune littorale d'Europe de l'ouest...

Malgré son dégoût, Marc se risqua à sentir l'eau. Il voulait éprouver l'élément liquide sur sa main. Mais son visage se crispa, dans une mimique horrifiée : cette eau était visqueuse, épaisse. Sa consistance était plus proche de l'huile que de l'eau, et sa température était probablement bien en dessous de zéro. Mais qu'est-ce que c'est que ce cauchemar...

Où suis-je !?

Comment est-ce possible de se retrouver dans une telle détresse, alors que quelques instants plus tôt tout était balisé, organisé, arrangé ? Aujourd'hui Marc avait déjeuné à l'hôtel George V, et demain il avait rendez-vous à l'Ecailler du Palais Royal avec son banquier et ami Dieter, et tout cela, ce paysage lugubre et improbable ne pouvait être qu'une aberration, une erreur de son esprit, un mauvais rêve dont il allait s'éveiller. Le confort même de sa journée était incompatible avec l'épouvante de sa nuit. Marc avait passé sa vie à se prémunir contre ça. Il ne pouvait être, lui, dans cette situation.

Il se releva d'un coup, repris son embarrassant bagage, et d'un pas décidé se remit en route. Il marcha, marcha, marcha.

Et là, dans le monde horizontal de la plage, il vit une forme. Une forme humaine. Petite. Un enfant ? Un vieillard ?

En secouant la main, Marc se précipita vers l'individu, un sourire béat sur la face. Mais il s'arrêta net.

Deux grands yeux le regardaient. Profonds. Bovins. Cernés de noir, vrillés dans une tête trop grosse, trop ronde, trop blafarde. On dirait un enfant, ou plutôt une sorte de foetus répugnant qui aurait enflé pour devenir un enfant, sans pour autant évoluer. Qu'est-ce que cette chose fait là, seule, au bord de l'eau ? A-t-elle eu la bonne idée de venir se noyer ? Est-ce déjà fait ?

D'un mouvement de la main mal assuré, Marc indiqua à la créature anthropomorphe de ne pas bouger, avec un sourire condescendant qui cachait mal le frisson d'épouvante qui le parcourait.

Ce petit être déformé le fascinait autant qu'il le répugnait. Il savait cette fascination malsaine, cette attirance étrange et sale pour les phénomènes de foire, les excroissances et les moignons. La chose ne le quittait pas des yeux, comme un bébé obscène qui aurait trouvé un hochet coloré dans son champ de vision. La peau translucide et grasse, d'une blancheur resplendissante, laissait voir un réseau fin de veinules bleues qui marbraient les bourrelets de ce corps de bonsaï humain.

Une petite main grotesque jouait machinalement avec une sorte de tube souple en plastique, l'enroulant et le déroulant sans jamais paraître s'en lasser. Le tube irrégulier sortait de sous ses vêtements, des loques sombres qui flottaient autour de lui. Marc n'osait plus bouger.

Alors qu'il prenait conscience que ce tube bizarre pouvait bien être une sorte de cordon ombilical, la chose le regarda avec une poignante lueur d'espoir qui donna immédiatement à Marc un sentiment profond de nausée.

Marc ne se retourna pas avant un bon quart d'heure. Il longeait toujours la mer figée, sans même plus réfléchir. Il était sorti du monde, et il errait comme une âme en peine dans une contrée vide, vile, mortifère. Cette dernière rencontre dépassait en horreur tout ce qu'il aurait pu imaginer, mais il aurait été au désespoir de dire pourquoi exactement. Les questions se bousculaient dans son esprit, et au beau milieu de toutes ses interrogations trônait celle à laquelle il n'avait jamais, toute sa vie durant, voulu consacrer ne serait-ce qu'une minute : Pourquoi ?

Et il savait pourquoi il l'avait toujours évitée. Parce que. Parce que la réponse n'existe pas. Ou peut-être que la non-existence de la réponse est la réponse en soi. Ce qui serait, si c'était encore possible, pire.

Alors Marc pris une décision. Il allait abandonner sa valise. D'abord parce que cela faisait des heures qu'il marchait avec et que cela suffisait, et qu'il prendrait bien assez de plaisir à aller dans le quartier de la Madeleine se choisir des nouvelles chemises de belle facture. Et surtout parce qu'il s'était fait à l'idée qu'il ne trouverait pas d'hôtel avant un certain temps, son but étant maintenant de partir, de rentrer quelque part.

Plus léger, il marchait plus vite. Il s'arrêta juste net quand il regarda sa montre. Celle-ci marquait 11 :45. Ce qui en soit était parfaitement normal, sauf lorsqu'on prenait en compte se détail troublant : il faisait toujours nuit. Or même en hiver au nord de la Belgique, le soleil fini toujours par donner un peu de lumière. Mais ici, au bord de cette mer désolée, une grosse lune inquiétante éclairait ce paysage de cendres.

Alors Marc fit quelque chose qu'il se croyait incapable de faire. Depuis des lustres. Quelque chose que seuls les faibles font, les perdants, les marginaux. Il se laissa choir sur le sable gris, et il pleura.

Au début ce n'était qu'un petit sanglot hoquetant, mais une fois les vannes de tristesse, de peur et de frustration ouvertes, il se laissa aller. Et il pleurait, et il pleurait...

Il pleurait pour sa femme, son fils, son chien. Il pleurait pour son entreprise, ses employés, ses comptes. Il pleurait pour les déjeuners, les dîners, les théâtres et les voyages. Il pleurait parce qu'il avait faim, parce qu'il avait soif, parce qu'il avait froid et qu'il était fatigué. Il pleurait aussi de rage, parce qu'il avait tout fait, et bien fait, pour ne jamais se retrouver dans cette situation de manque et d'incertitude. Il pleurait pour lui.

Mais dans ce décor infernal, nul ne vint lui apporter du réconfort. Il restait une petite silhouette ridicule, seule et perdue, à peine éclairée par une lune trop crue.

Marc se reprit. Il essuya ses larmes avec le revers de son pardessus en cachemire, et se dit qu'il avait forcément dû rêver, justement, la faim, la soif, la fatigue. Il n'était plus lui-même, il était surmené. Oui, c'était ça. Le surmenage. Finalement cela existait peut-être vraiment, ce n'était pas une invention d'employés pour profiter d'arrêt maladie indus. Peut-être même qu'une fois à Paris il irait voir un psy. Il ne pouvait bien sûr pas être fou, mais si ces gens-là avait un certain succès, c'est qu'éventuellement ils avaient un réel intérêt... une vraie utilité...

De toute manière il n'avait pas dit son dernier mot. Il avait vécu des situations plus délicates, et quand bien même il lui faudrait marcher des jours sans eau, il s'en sortirait. Et il n'aurait probablement pas à se mettre autant en frais, il trouverait avant un village humain. Une route avec des voitures, des camions. La vie.

Accompagné par la lune à 2 heures de l'après-midi, Marc sifflotait des airs de Mozart et de Sardou pour se donner du courage. Le brouillard était pratiquement dissipé, même si tout semblait encore un peu flou. Pourtant, là-bas, oui, là-bas, des lumières...une ville !

Il aurait voulu courir mais il ne s'en sentait pas la force. Il se voyait déjà attablé dans un bar, avec un plat chaud, Oh ! n'importe lequel ! une Carbonnade peut-être ? ou un jarret ? Mon Dieu ! Et de l'eau, de l'eau ! Sa bouche était tellement sèche qu'il se demandait si son palais n'allait pas se craqueler comme ces fonds de lacs africains pendant la période aride.

Toujours ce sentiment de malaise. De bizarre. De déjà-vu. Un port flamand,

immobile, ensorcelé. Un quai pavé, des maisons dansantes blotties les unes contre les autres en rang serré, des petits réverbères crasseux. Et une volée de marches pour y accéder, des marches de pierres recouvertes d'algues comme une chevelure de jais.

Non. Ce n'est pas possible.

Maudit ! Maudit je suis !

Maudite, maudite Windermoort !

Comment c'était possible, il ne pouvait pas le savoir. Il ne voulait pas non plus. Il refusait de croire qu'il était dans une telle souricière, un monde où il était le seul acteur et où tout avait été créé pour lui. Un bug informatique dans son monde. Quitter Windermoort pour revenir à Windermoort...

JE SUIS MARC !

Il ne savait pas pourquoi il avait hurlé cela, mais il se sentait mieux. Il avait un nom, une existence, et on ne pouvait la lui confisquer ainsi, sans raison, sans procès.

Il n'avait aucune raison d'être maudit. Il était sûr de lui. Bien sûr, il avait parfois été un peu vicieux, mais en affaire, c'est de bonne guerre. Il n'avait pas tué, il avait relativement peu trompé, il était en pleine conformité avec la plupart des religions de la planète. Il avait même donné, très souvent donné. Il parrainait deux (ou trois ?) enfants dans le Tiers-monde, et parfois il donnait même un bout de baguette à ce mendiant en bas de chez lui, devant la boulangerie.

Si lui était maudit, alors le reste du monde l'était aussi !

Mais il se mentait. Il se souvenait du regard de ces petites filles dans les usines asiatiques. Il se souvenait d'avoir lui-même pressé les coûts de fabrication auprès des fournisseurs, au nom de la compétitivité, au point que même les producteurs chinois l'avaient appelé the Cost Killer. Il se souvenait qu'il avait fermé du jour au lendemain des usines entières où des femmes quadragénaires allait bénéficier de deux ans de salaire, mais ne retrouveraient jamais de travail. Il se souvenait d'avoir mis en place des campagnes de communication pour vendre ses produits à des prix ronds alors que ceux qui les fabriquaient ne pouvaient pas se nourrir avec le salaire qu'ils touchaient. Et il se souvenait qu'il trouvait cela normal.

L'entreprise n'est pas une association à but non lucratif !

Mais il avait répandu le désespoir...

Non, c'est ridicule ! Tout le monde le fait. Tout le monde le sait ! Les consommateurs n'ont qu'à regarder les étiquettes des produits pour savoir où ils sont fait, dans quelles conditions...

Mais le faisait-il, lui ? non. Un crime est-il toujours un crime si il est partagé par tous ?

Et puis, pourquoi le maudire maintenant ? Vraiment, tout cela est pathétique. Ça n'a tout bonnement pas de sens.

Marc se dit qu'il valait mieux retourner à la gare. Mais, et bien malgré lui, il se dit que si jamais, par hasard, Dieu mettait une église sur son chemin, il pourrait certainement se recueillir un peu, et pourquoi pas, voir comment changer les choses...

Le port était exactement comme il l'avait quitté : désert. L'odeur de poisson en putréfaction était un peu plus forte, et le brouillard avait disparu, mais l'idée restait la même. Il fallait partir d'ici.

Il rentra dans la ville. A nouveau les talons compacts de ses mocassins qui scandent sa marche contre les pavés, et qui indiquent encore sa solitude à tous dans cette bourgade maléfique. Cette petite ville qui jamais ne semble se réveiller, perdue dans une nuit éternelle.

Mêmes échoppes grotesques, mêmes façades ondulantes, ici et là quelques canaux noirâtres qui ne coulent pas sous des ponts vétustes et moussus, et s'enfoncent dans une nuit d'encre dont nul ne sort jamais.

La gare. Mais où donc est cette fichue gare ? Ces rues et ces venelles n'en finissent pas de se croiser, de se tourner autour, comme si un urbaniste aliéné avait conçu un plan idéal pour épuiser le visiteur. Une ville carnivore.

C'est par là, c'est sûr ! Cette enseigne, ce faune bedonnant aux yeux rougis, je l'ai déjà vue ! Bien sûr... oui, cette tourelle qui fait un angle de plus de 25 degrés avec l'édifice sur lequel elle bourgeonne, j'ai déjà cru qu'elle allait me tomber dessus à travers le brouillard ! ... A moins... A moins que ce ne soit cette tourelle-là !

Non que cela changea réellement quelque chose à sa situation, mais Marc se savait égaré. Alors il décida de se reposer sur la seule force qu'il avait invoquée jusque là, sa détermination. Peut-être allait-il tomber, mort de froid, de soif ou de fatigue, mais il ne cesserait pas de tourner et de retourner à la recherche de cette gare dont le souvenir lui paraissait maintenant fort lointain.

A chaque fois que Marc se retrouvait sur le port, c'était comme si on lui plantait un petit poignard d'angoisse dans le cœur. Ce qui se produisit régulièrement pendant la dizaine d'heures qui suivirent sa décision de retourner à la gare.

Marc perdit son talon droit. Forcément, des mocassins sont des chaussures faites pour boire une coupe de champagne au bar du Plaza, pas pour se lancer dans un trek de plusieurs jours. Il sentait bien que ses propres talons étaient réduits en compote, et chaque pas lui coûtait une douleur puissante et concise qui de temps à autre lui arrachait une larme. Mais sa détermination, sa détermination !

Enfin il lui sembla être revenu vers la gare. Il reconnaissait un peu les boutiques mortes du début de son errance. Une placette un peu plus large, au bout de la rue, où la gare se trouve. Mais en fait de gare, il lui semblait plutôt discerner dans l'obscurité nocturne, une église.

Oui ! Un clocher triangulaire, sur une grosse masse sombre ! Une église !

Marc n'était pas très religieux, mais devant les événements de ces derniers temps, il pressentait que le monde était plus vaste et complexe que ce qu'il lui avait semblé de prime abord, et une petite virée devant l'autel pouvait bien lui venir en aide dans cette dimension où les règles de bases avaient changé.

Malgré la douleur fulgurante dans ses mocassins, Marc accéléra la marche. Il se voyait comme touché par la grâce, retournant à Dieu comme le fils prodigue, implorant son pardon et bénéficiant de sa protection omnipotente. Dieu était forcément quelqu'un avec qui on pouvait discuter. Il comprendrait, lui, la peur de manquer, l'exhortation à réussir, le besoin d'accumuler. Marc était prêt à prendre ses responsabilités, mais il était sûr de ne pas porter de culpabilité. Tout cela n'était qu'un malentendu diabolique, un sort qui par erreur s'était abattu sur lui.

Marc senti le chagrin monter. Il senti son nez, ses sinus se contracter, il pouvait presque voir lui-même ses propres larmes perler sous le coup de l'émotion qu'il se préparait pour lui-même.

Mais l'église n'était rien d'autre qu'un bosquet sombre d'arbres, dominé par la silhouette immense d'un grand sapin qui singeait l'auguste clocher tant espéré. Même Dieu avait quitté Windermoort.

C'est alors qu'il entendit, sous ses pieds endoloris, le crissement de petits morceaux que l'on écrase. Il était en train de piétiner des débris de métal, de verre et de plastique, et l'émergence d'un clavier numérique sous son pied droit lui arrêta le cœur.

Son portable. Son portable que sa colère et son inconséquence avaient condamné à mort, alors qu'il aurait pu être la solution, la fin de ce calvaire.

Et donc, - et il fallait un certain front pour l'admettre, même si il n'était plus à cela près- donc c'est bien la petite place où il avait débarqué, c'était bien son portable, mais la gare, elle, avait disparu.

Or une gare ça ne disparaît pas.

Cette ville sans église, sans temple, sans habitants, venait d'avalier sa proie. Il n'y avait plus de moyen de quitter Windermoort.

Alors que faire ?

Toute sa détermination, son dernier moteur, le quitta d'un seul coup. Ses épaules s'affaissèrent, sa tête plongea en avant alors que la douleur si longtemps maîtrisée se déchaîna sur lui.

Marc s'effondra. Sur le pavé froid et gluant de la ville maudite. Recroquevillé sur lui-même, il pleura à nouveau, mais doucement, tout doucement. Pas un chagrin réfléchi, égoïste. Un chagrin animal, instinctif, fruit de la souffrance et de la peur. Un chagrin d'enfant.

Puis il s'endormit. Sans lutter. Il s'enfuit dans le sommeil.

A son réveil, il faisait déjà, encore ou toujours nuit. Il se sentait mal, la faim et la soif le tenaillaient, une terrible migraine lui vrillait le crâne alors les courbatures et les ampoules le contraignaient au souvenir de l'errance précédente.

Avec de terribles efforts, Marc se releva. Il était loin, si loin, le businessman entreprenant, à l'ascension sociale irrésistible et au pouvoir de négociation légendaire. C'était maintenant un homme brisé, malade, qui traînait ses pieds sans but au bout du monde.

Une enseigne lumineuse. Au loin. Comme un ironique signe d'espoir. La dernière auberge ?

Marc rampa vers la lumière comme une phalène vers la bougie. Il se reprit à rêver à une salle chaleureuse, un repas roboratif, une généreuse carafe d'eau. Il savait qu'il était en train de se tuer avec ce dernier effort, mais il n'avait pas d'autre choix, et un espoir glorieux et têtu était revenu, le poussant jusqu'au bout de lui-même.

Un espoir qui pourtant commençait à faiblir. Maintenant. Il faiblissait à chaque pas en fait. Pourtant, pourtant cela ne paraissait pas si loin ! Cela fait dix minutes que Marc se hâte vers la taverne, et si il voit toujours clairement l'enseigne, il demeure trop loin pour en déchiffrer le nom... C'est ridicule !

Encore une sorcellerie ! Mais ça n'allait donc jamais finir ?!... Il faut pourtant bien y arriver...

A bout de forces, Marc accélère cependant le pas, s'appuyant plus sur sa rage que sur sa détermination. Mais quelques minutes plus tard, le but lumineux ne s'était pas toujours approché. Oh, les façades déformées des maisons de briques avaient bien défilé à un rythme soutenu, mais rien n'y faisait : l'échoppe restait hors d'atteinte, comme les mets du supplice de Tantale.

Marc s'écroula. Il n'en pouvait plus. Il était au bout de lui, et dans son épuisement il se prit à se sentir vaincu. Un sentiment qu'il avait banni, combattu, puis ignoré. Un sentiment qu'il ne savait pas géré. Un sentiment absolu, qui en ce moment précis l'écrasait.

Alors il se retourna. La vision de l'énorme sapin, à un petit jet de pierre de son visage haletant, acheva de détruire en lui toute énergie. Le battant en lui s'était éteint. Même plus l'énergie, la force de pleurer.

Pourquoi ce damné sapin, à la place de la gare, était encore là, si près, alors qu'il avait marché comme un forcené pendant quinze minutes? Mais pourquoi...

Les yeux embués de fatigue et de frustration, Marc regarda sa montre, juste pour voir encore quelque chose qu'il dominait... Elle marquait 9 :30, mais il réalisa que cela n'avait absolument plus aucune espèce d'importance. Il pouvait être n'importe quelle heure, n'importe quel jour, cela ne changeait absolument rien pour lui. Il était fini.

Il fixa l'ombre puissante du sapin, en implorant mentalement une puissance supérieure –Dieu, ses saints, n'importe qui, n'importe quoi- de lui venir en aide. Il ferma les yeux, se concentra, se dit que quand il allait les rouvrir, tout serait différent. Il serait à Bruxelles. Il serait à Paris. Il serait dans sa chambre. Il y aurait une église. Il y aurait une gare. Il y aurait quelqu'un.

Mais non ! Toujours ce sapin de malheur. Et l'enseigne ?... Plus d'enseigne ! Toujours cette rue, comme toutes les autres, mais plus de signes de l'enseigne... l'avait-il rêvé... ? Marc, désorienté, se retourna et vit au loin le sapin, au bout de la rue. Alors il leva la tête et juste au dessus de lui, ironiquement, l'enseigne. La géographie maudite de Windermoor t se jouait encore de lui...

Tous ces changements saccadés lui soulevèrent le cœur. Il s'était rarement senti aussi mal, aussi faible. Il essaya de distinguer les caractères tortueux du nom de l'auberge, qu'une lumière vacillante éclairait difficilement à travers des carreaux crasseux, juste en dessous. « l'Hydre Courroucée ». Des lettres noires, anciennes, mouvantes, sur un fond rouge sang. Et l'enseigne qui flottait toujours devant, représentant dans un entrelacs complexe de tentacules deux yeux d'un bleu profond. Deux yeux furieux.

Marc rassembla ses forces, et rampa littéralement jusqu'à la porte. Il attrapa la poignée de bronze, et s'appuya dessus pour se relever. Il ouvrit enfin la porte et passa le seuil de l'Hydre Courroucée.

Sa première déception fut de ne pas sentir cette bonne chaleur à laquelle il s'attendait dans un endroit qui à priori semblait habité. A la place, le même froid tenace que dehors, avec une odeur de renfermé à peine supportable. Illuminée par des bougies dégoulinantes de cire, une salle au plafond bas, des tables grossières et vides, un bar de bois devant un miroir piqué par les siècles, qui renvoyait un reflet flou de vie. Oui, il y avait de la vie dans le miroir! Du mouvement, de la chaleur! Comme si de l'autre côté, le même endroit battait son plein. Marc pouvait y discerner les hommes, les femmes, les choppes de bière qui débordait, l'abondance de mouvement, la chaleur rassurante de la vie.

« Vous voyez, vous êtes enfin arrivé... »

La voix cingla l'oreille droite de Marc, et souffleta son âme. Elle. Forcément.

Tétanisé, il n'osait se retourner. S'appuyant sur une vieille chaise de bistrot qu'il failli renverser, il fit enfin face à la source de la voix.

Arborant toujours une posture impériale, elle avait les yeux plongés dans un vieux livre jauni. Son vieux livre jauni. Dans ses mains, posées sur une table au plateau de marbre, à côté desquelles fumait dans une tasse de cristal et d'argent une infusion quelconque. Chaude.

Elle quitta son livre. Et les deux yeux d'un bleu soutenu vinrent se ficher en plein dans l'âme de Marc. Ses lèvres sombres ourlèrent à nouveau des sons, avec cette modulation étrange, cet accent mystérieux qui l'avait déjà frappé dans le train. Les

phrases lui parvenaient avec un temps de retard, peut-être à cause de la fatigue, peut-être parce que c'était la règle.

« Patience et Longueur de temps, et caetera, et caetera... Vous l'aviez pourtant appris par cœur, non ? Mais vous n'y aviez jamais pensé. Vous savez récitez, mais non comprendre. Vous savez voir, mais non regarder. Entendre, mais pas écouter. Et maintenant, vous allez payer...

Elle but une gorgée de son thé avec élégance, une main sous la tasse d'orfèvre. Puis elle la reposa calmement, en souriant presque.

...plus que force, ni que rage !

Le mot « rage » eut des millions d'échos, qui déchirèrent les deux tympans de Marc, comme si des légions de damnés l'avaient hurlé tout autour de lui, avec sa voix à elle qui les dominait tous.

La rage, reprit-elle, la rage du vainqueur, sa fougue, son moteur pour toutes ses actions. La... comment vous dites, déjà ? la Niaque ? La rage de gagner, la rage d'amasser, la rage d'écraser...Et pourtant, vous le saviez, n'est-ce pas ?... Ira...le colère... Un des sept péchés capitaux. Un pas vers votre ruine... C'est vrai, je vous le concède. Vous n'avez pas eu de chance. Cela aurait pu être un autre train, un autre jour. Mais la chance, vous n'y avez jamais cru non plus, mon pauvre ami. Vous avez toujours tout choisi, n'est-ce pas ? Vous n'avez jamais rien subi... Bâti votre réussite...Et blâmé ceux qui n'avaient pas eu le courage ou la capacité d'avoir la même réussite que vous. Ou versé sur eux un regard condescendant. Cela ne vous est jamais venu à l'esprit que non, vous n'y étiez pour rien ? Vous avez réellement cru que vous aviez le mérite de n'être pas né en Afrique, ou dans une barre HLM... C'est pourtant ça, le destin...

Elle porta encore son breuvage à sa bouche, sans quitter Marc des yeux.

Mais par contre, vous saviez que tout cela était mal. Vous saviez que votre enrichissement, votre fortune, vos affaires, tout cela se faisait au détriment d'autres que vous. Tous ceux de votre caste le savent. Que vous ayez décidé que ce soit normal n'est pas une excuse. Au contraire, c'est une condamnation. Votre soif, votre rage de réussite a détruit et détruit encore, et vous le savez. Vous, votre cotisation au golf. Eux, la misère. Chacun est à sa place. Je suis désolée que cette erreur vous coûte si cher. Mais vous saviez qu'il ne pouvait pas en être autrement...

Elle sorti de sa manche de dentelle noire un mouchoir brodé d'un blanc d'ivoire, et s'essuya la commissure des lèvres.

Oh, nous n'en sommes plus aux excuses ! Il aurait fallu les faire à une époque où elles avaient encore un sens, aujourd'hui vous n'avez plus rien à défendre, et vous ne vous excuseriez que parce que ces excuses vous sauveraient. Vous n'avez plus que deux choix : expier votre faute ici, jusqu'à ce que je me lasse de votre pathétique tourment, ou bien, comme dans un film policier, m'amener sur un plateau d'argent tous vos complices...

Marc reçut les derniers mots comme une libération. C'était peut-être Satan, mais on pouvait discuter. Négociateur. Et ça, il savait faire... Il ouvrit la bouche et commença à articuler une phrase.

Une main hiératique l'arrêta net.

Je sais parfaitement votre réponse. Mais je me devais de poser la question. Quand nous nous reverrons, vous serez avec tous vos amis...vous me promettez ? ajouta-t-elle dans un éclat de rire rauque qui semblait repris par chaque maison de la ville.

Elle se leva, mit un châle sur ses épaules, et souffla : « la sortie est en bas des escaliers... A bientôt, mon cher ! ».

Elle passa derrière le bar, et traversa le miroir où elle se fondit dans la foule.

Marc resta pantois. Toujours tenaillé par la soif, le froid et la fatigue, il peinait à réfléchir. Cette femme était en train de le rouler. Il le pressentait, mais n'arrivait pas à comprendre comment. Il devrait pourtant se réjouir, puisque « la sortie est en bas des escaliers... » Pourtant, c'était beaucoup trop simple. Et puis ses complices, c'était quoi? Ses collaborateurs, ses partenaires? Les membres du club de golf? Enfin, si la sortie était en bas, le plus urgent est de mettre un terme à ce cauchemar. On réfléchira plus tard. As usual...

Marc clopina jusqu'au bar pour constater l'existence d'un méchant petit escalier de pierre sinueux qui partait sous la maison, sous Windermoort. Il regarda dans le miroir, qui reflétait obstinément la joie de vivre et d'être ensemble. Pourquoi lui ne pourrait-il pas non plus le traverser, ce foutu miroir ?

Il lança sa main contre la surface sale et poussiéreuse du miroir, mais ne réussit qu'à se heurter durement les phalanges. Alors, en se massant sa main douloureuse, il entama la descente de l'escalier.

Les marches inégales et glissantes rendaient son avancée difficile. Et l'escalier s'enfonçait sans fin dans les entrailles de la ville, ce qui permit à Marc de se replonger dans les propos terribles de la Dame de Wintermoort...

Était-il vraiment coupable ? Non, c'était la règle du jeu. Il ne l'avait pas définie lui, on la lui avait enseignée. Il avait bien eu quelques doutes, parfois, mais jamais assez pour remettre en cause un système admis par tous, gagnants comme perdants. Et puis la réussite, ce n'est pas la colère, au contraire, c'est la patience. Elle est complètement idiote avec sa « colère », cette folle! Cependant il regretta immédiatement cette dernière pensée, par pure superstition : elle aurait pu l'entendre, et elle était pas du genre à prendre les choses du bon côté...

Ces marches n'en finissaient pas. La pénombre en vomissait toujours de nouvelles, plus glissantes, plus froides que les précédentes. On n'allait tout de même pas lui refaire le coup de la plage, il était hors de question qu'il arrive après des heures de marches dans la salle de l'Hydre Courroucée ! Mais que pouvait-il faire... ?

En quoi pouvait-on voir la colère dans la réussite ? L'avarice, à la rigueur...A moins

que ce soit l'aspect obsessionnel. La rage de réussir. Peut-être... Ce qui était sûr, c'est que cette sortie paraissait de plus en plus hypothétique.

Les parois se réchauffaient. Ce qui était plutôt bon signe, vu que la température ambiante devait être à 3 ou 4 degrés.

Marc commença à distinguer, tout en bas, une lueur. Pas vraiment une lueur d'espoir, quelque chose le retenait d'espérer. Il avait passé les derniers jours à ça, il ne pouvait simplement plus.

Sans se hâter, Marc descendit les ultimes marches, pour se trouver dans un petit vestibule creusé dans la roche. Deux mains de bronze tenaient fermement des torches qui éclairaient une lourde porte de métal noir.

On entendait derrière des cliquetis de métal, des chocs mécaniques, comme une gigantesque horloge.

Marc s'approcha de la porte, pour découvrir à sa surface un bas-relief très fin, et probablement très ancien, qui présentait dans un fouillis sobre et organisé comme on en retrouve sur certains sarcophages romains, des hommes et femmes emmêlés. Une sorte de carnaval où tous grimaçaient.

Devant les lignes polies et l'étrangeté de ce métal d'obsidienne, Marc caressa le visage immobile d'une femme aux yeux exorbités. Il retira sa main en jurant : la porte était brûlante.

Comme un chien aux abois, il se retourna pour constater que l'escalier avait été remplacé par un mur de roche dense. Même la trace de ses propres pas dans le sol sableux avait été effacé.

La vibration agressive d'un objet dur lacérant la porte le fit sursauter, le plongeant dans une panique froide. Les soupirs en provenance de l'autre côté se firent plus forts, plus présent, alors que Marc regardait avec horreur l'énorme porte s'entrebâiller. Avec horreur, mais aussi avec résignation.

Car il avait depuis un moment déjà cessé d'espérer.